

Se battre et survivre : la folie à Kuito

OLEGARIO Cardoso [...] était, à 52 ans, l'homme d'affaires le plus connu de la ville, propriétaire de la « Maison Ford ». [...] « *La meilleure vue de Kuito, on l'a du toit* », dit-il. [...]

Il avait raison. En bas était le coeur de Kuito, ou ce qui en restait, nimbé d'un voile de lumière blanche par le vif soleil d'hiver du plateau central angolais. Une douzaine d'immeubles à trois ou quatre étages étaient des coquilles noircies, déchirées par des milliers d'impacts de balles et des trous d'obus de mortier. Le tribunal de la ville avait été réduit à un squelette de béton rempli de tas de gravats. L'hôtel Kuito et les pâtés de maisons et les magasins adjacents, comme la Maison Ford de M. Cardoso, avaient été transformés en centres de réfugiés où des milliers de gens, surtout des femmes et des enfants, vivaient les uns sur les autres dans des conditions absolument ignobles, et recouverts en permanence d'une dense fumée grise venue des feux de cuisine qui provoquaient un choeur incessant de toux enfantines.

Là était la ligne de front dans la bataille de Kuito, la ville que la guerre civile angolaise avait littéralement coupée en deux. Elle était soumise de façon intermittente au siège de l'UNITA depuis janvier 1993, quatre mois après que son dirigeant, Jonas Savimbi, eut rejeté sa défaite dans les premières élections générales dans ce pays. [...] Des centaines de barrages de mortier et de combats de rue contre les soldats fidèles, au MPLA avaient donné à l'UNITA la suprématie sur la moitié de ce qui avait été une petite cité coloniale assoupie. L'avenue principale menant au centre de la ville était devenue la ligne de séparation entre les troupes de l'UNITA et du MPLA, si proches les unes des autres qu'elles pouvaient se lancer des pierres — et parfois le faisaient. Beaucoup d'habitants qui avaient cherché refuge dans les immeubles du centre pouvaient

voir de l'autre côté de la place leurs maisons désormais occupées par l'UNITA.

Ces dix-huit mois, Kuito était devenue le haut-lieu de la guerre civile angolaise et des efforts internationaux pour sauver les civils pris entre deux feux, un baromètre de ce que les Nations unies avaient à un moment décrit comme le pire conflit en cours dans le monde. Les attaques menées par les forces gouvernementales contre les positions rebelles dans d'autres parties du pays amenaient inévitablement des représailles de l'UNITA contre Kuito ou une coupure forcée des fournitures d'aide. Selon certaines estimations, 500 000 personnes étaient mortes depuis la reprise de la guerre civile à la fin de 1992, dont peut-être un dixième à Kuito, soit environ un tiers de la population qui y vivait auparavant. Jusqu'en octobre, neuf mois après le début du siège par l'UNITA, les Nations unies ne purent mettre en route un pont aérien. Jusque-là, des milliers de personnes encerclées dans le secteur tenu par le gouvernement avaient souffert de la faim et en étaient mortes. Quand des groupes de 150 personnes se décidaient à passer les lignes de combat pour chercher de quoi manger, la moitié seulement, souvent, revenaient vivants. « L'enfer de Dante », selon les mots d'un responsable de l'ONU à l'époque.

L'ONU et les organismes d'aide étrangère commencèrent leur travail de secours à Kuito après que l'UNITA, cédant aux pressions internationales, eut suspendu pour un temps son siège le 21 septembre 1993. Depuis, un modèle familial s'est mis en place. Les combats reprennent, les vols d'aide sont suspendus [...] Quelques semaines plus tard, un calme relatif revient, l'aide peut reprendre, et le personnel des organismes d'aide revient.

Les combats reprenaient souvent quand des soldats gouvernementaux tentaient de se glisser en territoire tenu par l'UNITA pour y récupérer des colis de nourriture, de cigarettes et de munitions lancés en parachute de haute altitude par des avions cargo Iliouchine de fabrication russe. Même quand ces lâchers atteignaient leur cible, ils provoquaient des heurts entre soldats et policiers. Les blessés de ces bagarres étaient, à un moment, majoritaires parmi les 20 jeunes hommes soignés pour des blessures par balle [...] Avant que les lâchers ne commencent, la majorité des patients étaient des femmes qui avaient sauté sur des mines alors qu'elles cherchaient à manger dans les champs du voisinage.

Un différend provoqua une semaine durant en février 1994 une série particulièrement lourde de tirs d'obus de l'UNITA et de bombardements aériens des positions rebelles. [...] Cela avait commencé quand plusieurs soldats du MPLA avaient tenté de traîner une branche d'arbre tombée à terre de leur côté pour faire du feu. Les soldats de l'UNITA ne l'entendirent pas ainsi. Des coups de feu furent d'abord tirés en l'air, mais bientôt les soldats commencèrent à viser,

amenant les tireurs de mortiers postés hors de la ville à lâcher un barrage d'obus.

Les civils, quelque 30 000 selon des estimations, restés dans les immeubles et dans les quelques quartiers de maisons en terre tenus par le gouvernement étaient un mélange de gens de toute la province du Bié et au-delà. Beaucoup étaient venus à Kuito pour affaires ou pour rendre visite à des parents quand le siège avait commencé et ils n'avaient pu partir. Ils n'avaient pas de nouvelles de leur famille depuis dix-huit mois [...].

M. Sauro [...] pensait que sa femme et ses quatre enfants étaient à quelques kilomètres seulement. Ils étaient restés piégés depuis un an derrière les lignes de l'UNITA [...]. Depuis, M. Sauro était un réfugié dans la moitié de la ville tenue par le gouvernement. Comme des millions d'Angolais, son sort n'était pas entre ses mains. Sa survie dépendait de la volonté des rebelles et de l'armée gouvernementale d'arrêter le combat suffisamment longtemps pour permettre aux agences humanitaires, comme le PAM (Programme alimentaire mondial), le Comité international de la Croix rouge et Médecins sans frontières de distribuer nourriture et médicaments.

« *Nous sommes complètement encerclés et nous ne pouvons rien faire* », criait le *soba* (chef traditionnel) Antonio Quisapa à l'entrée de sa tente dans un campement pour les chefs traditionnels de l'autre côté de la route. « *Vous voyez ces ruines sur la colline là-bas [...] personne ne peut aller plus loin à cause des mines. C'est comme si nous, les civils, on était piégé dans une casserole* ». M. Quisapa avait miraculeusement atteint Kuito avec sa femme en mai 1993 après avoir fui le village, à quelque 25 km, qu'il dirigeait quelques jours à peine avant que l'UNITA n'occupe la région. Auparavant autorité ultime aux yeux de milliers de gens, M. Quisapa luttait maintenant pour conserver les lambeaux fanés de sa dignité [...]. Il avait pensé qu'il devait fuir l'avance de l'UNITA parce qu'en tant que *soba* il avait collaboré avec le MPLA. Il portait toujours l'uniforme fatigué et le chapeau de *soba* fournis par les autorités coloniales portugaises, était tout particulièrement désemparé, car il avait reçu la nouvelle que les rebelles avaient mis leur propre *soba* au pouvoir dans son village. Le gouvernement avait ses *sobas*, et l'UNITA les siens. « *Plus personne ne respecte plus le pouvoir traditionnel, ils se servent seulement de nous à leur profit* », dit-il ; « *maintenant, si je retourne là-bas, ils me tueront* ».

[Après la reprise de la guerre], les combats les plus violents furent ceux de Kuito. Dix-huit mois plus tard, l'aéroport était quasiment détruit, occupé par une petite garnison de soldats gouvernementaux [...] Dès qu'un avion du PAM se posait, deux camions arrivaient, pour porter la moitié de la cargaison l'un à la partie de Kuito tenue par le gouvernement et l'autre au côté de l'UNITA.

La division en part égale était une condition de l'UNITA pour permettre que l'aide traverse les lignes pour entrer dans la ville. La livraison pour une semaine était suffisante pour nourrir 100 000 personnes. Il n'y avait sans doute pas plus de 30 000 personnes du côté du gouvernement [...] et il n'y avait pas de civil dans la partie UNITA de la ville : ils avaient été évacués de force vers la campagne. Un entrepôt à quelques kilomètres d'une base logistique de l'UNITA était la destination de sa part de l'aide.

Quittant l'aéroport, les camions dépassaient le premier point de contrôle, une corde tenue par deux soldats du gouvernement qui les saluaient mollement. Immédiatement après en roulant vers la ville, on pouvait voir un spectacle remarquable : de petits groupes de soldats de l'UNITA et du MPLA, censés être des ennemis jurés, se mêlaient au milieu de la route, qui était bien un *no man's land*. Ils arrêtaient leurs conversations assez longtemps pour permettre aux camions de passer puis se rejoignirent pour les reprendre. Ils retourneraient vers leurs tranchées au coucher du soleil chacun de son côté de la route — au cas où leurs commandants leur donneraient l'ordre de reprendre le combat.

Il s'avéra que la fraternisation avec l'ennemi n'était pas exceptionnelle : aux divers points de contrôle militaire, soldats de l'UNITA et du gouvernement échangeaient propos et plaisanteries. Parfois ils jouaient aux cartes, pour du sel — que les avions du gouvernement parachutaient — contre du bois pour faire du feu, rare en ville mais abondant dans la campagne sous contrôle de l'UNITA. Selon les résidents, ils avaient même organisé ensemble une course à bicyclette. Et le commerce par-dessus la ligne de front était devenu si régulier que les troupes de l'UNITA avaient bricolé des brasseries pour produire du *cachipembe* (une très forte eau de vie de maïs) à vendre au côté du gouvernement. La boisson était parfois échangée contre du sel, de même que le bois, les fruits et légumes amenés de la campagne, tous bien précieux. Régulièrement dans la ville de petits marchés de fortune vendaient des produits provenant des zones contrôlées par l'UNITA. Au regard de la férocité des combats et de la destruction, un tel commerce semblait fou. Quand je le dis à M. Cardoso, il rit : « *De temps en temps le gouvernement décrète l'interdiction du commerce avec l'UNITA, ou bien l'UNITA donne l'ordre de cesser de vendre à la ville, et le commerce s'arrête. Mais pas longtemps, parce que nous avons besoin de bois et eux de sel et de vêtements* ». Alors qu'il parlait, on voyait de son toit dans le lointain comme une colonne de fourmis, à la sortie de la ville de Cunje, à quelques kilomètres de Kuito : c'était une caravane apportant le bois de la campagne aux troupes de l'UNITA à Kuito, qui allaient l'échanger ou le vendre au côté du gouvernement. « C'est une guerre de fous : une minute ils font du commerce et une minute plus tard ils se tuent », dit M. Cardoso.

Le lendemain de notre retour à Luanda, le 26 mai, les combats ont repris à Kuito, semble-t-il après que des soldats de l'UNITA, ivres, eurent jeté d'abord des pierres puis des grenades à main sur une maison où le commandant militaire du gouvernement tenait une réunion. De nouvelles centaines de civils furent tués ou blessés. Les vols d'aide humanitaire furent suspendus. Pendant neuf jours des membres d'organisations internationales se terrèrent dans des bunkers creusés dans le sol avant qu'un bref cessez-le-feu permettant leur évacuation soit négocié...

Karl Maier

Correspondant de l'Indépendant de Londres pour l'Afrique australe

Été 1994

(Traduit de l'anglais par Christine Messiant)